

Voïna s'en va-t-en guerre, ne sait quand reviendra

Le Point.fr - Publié le 01/03/2013 à 13:23 - Par Marine de Tilly

Dans un premier roman sec et nerveux, Arthur Larrue raconte une nuit avec le groupe anarchiste russe Voïna. Décapant.



Arthur Larrue. © Raphaël

Vade mecum

Le groupe Voïna - littéralement "guerre", en russe -, c'est la crème de l'anarchisme militant moderne. Connu pour ses performances artistiques provocantes contre un État russe "fascisant, xénophobe et homophobe", le groupe est créé en 2007 par deux étudiants en philosophie de l'Université de Moscou. Pour mémoire : en février 2008, pour protester contre l'élection de Medvedev, des activistes de Voïna entrent dans un musée, se déshabillent et ont des relations sexuelles de groupe filmées, en direct, en public. Nom de code de l'opération : "Fuck for the Heir Puppy Bear". Limpide. En 2010, l'action s'appelle cette fois "Dick captured by KGB". Il s'agit d'un phallus en érection de 65 mètres de hauteur, installé sur un pont en face du quartier général des services secrets.

Arthur Larrue est professeur de littérature française à Saint-Pétersbourg. Ce 14 juin, il était là (cf. extrait). Il a passé 91 jours avec *Guerre*, et il en a fait un récit bref et sec, comme une saillie, de 124 pages. Douze heures avec des membres de *Guerre*, deux hommes (Oleg et Leonid), une femme (Kaspa) et un enfant (Kaspar). Une nuit pour rêver à la fin d'un cauchemar, la [Russie](#), symboliquement incarnée par Komarov, un sergent tortionnaire. Dedans, ça transpire, ça jouit, ça souffre, ça communique. Ça se bat, ça croit, ça espère. Comme dans une saillie. *Guerre* est la parfaite expression du dénuement des Russes face à la stagnation de leur histoire", disent-ils. Eux pensent glisser de la performance à la révolte pour "doubler la mise et ne pas s'installer dans le rôle d'amuseurs publics". Nous, on hésite entre franche rigolade à fond triste, et considération pour ces hold-up spectaculaires sur la vieille-nouvelle Russie.

Pourquoi le lire ?

Parce qu'on dirait un roman, mais que tout est vrai. Parce qu'on y croit, parce qu'on y est. Parce que c'est du reportage de haut vol, à peine déguisé en (premier) roman. Parce que cela ne prend qu'une heure de lecture, mais bien plus de réflexion, de débat, de contradictions. Parce qu'après avoir ri, ou pleuré, de ces actions relayées par la presse, on les comprend un peu. Et parce que, bien ou mal, le sexe est devenu l'arme fatale des nouveaux militantismes.

Où/quand le lire ?

Dans un train de nuit entre Nijni Novgorod et Moscou, assis sur la couchette du bas, près de la porte, à la triste et capricieuse lumière du couloir. Et si ça ne risque pas de vous arriver dans un futur proche, il reste les bancs du métro Stalingrad.

À qui l'offrir ?

Aux amateurs de chats (une autre action de *Guerre* a consisté à lâcher 37 chats dans le MacDo de la place Rouge). À Poutine et Medvedev. Et aux *Femen*, qui passent pour des jeannettes à côté de Nadejda Tolokonnikova, enceinte de huit mois lors de l'opération "Fuck for the Heir Puppy Bear" (et qui sera plus tard inculpée pour hooliganisme avec deux autres membres du groupe Pussy Riot).

Partir en guerre, d'Arthur Larrue (Allia, 124 p., 6,20 euros)

Extraits de "Partir en guerre", d'Arthur Larrue

«Quelle gloire que ce sexe dont l'érection avait défié la besogne de la police en se dressant juste devant ses bureaux. Guerre avait moqué le coeur de la maladie russe. Guerre avait opposé un sexe à un autre sexe. Guerre avait fait s'affronter deux gorilles en rut. Ç'avait été de plus en plus beau à mesure que le pont se levait et redressait le phallus, son gland avait fini par dépasser la tour du quartier général de la police et l'oignon d'or de la chapelle du Palais d'Hiver. Pétersbourg étant une ville plate, la bite cosmique avait tout surplombé. Oleg reconnut qu'ils avaient légèrement escamoté le testicule gauche mais la faute en revenait à la précipitation et à l'intervention brutale d'un milicien. Cette action avait requis une organisation terrible. Lorsque le mécanisme du pont s'était déclenché, un des membres de Guerre s'était avancé en voiture (une Volga noire Газ 24), un autre en vélo, et le milicien employé à poser les barrières de sécurité s'était retrouvé seul pour les contenir. Il retenait le pare-chocs d'une main, et de l'autre le guidon et il jurait. Pendant ce temps-là les peintres s'étaient rués sur le plan incliné et avaient prestement dessiné le sexe cosmique en faisant couler des pots de peinture phosphorescente. Soixante-quatre personnes avaient pris part à ce coup de maître. Les rescapés – il y avait eu trois interpellés – avaient ensuite bu perchés sur un toit pour apprécier leur oeuvre de loin, comme on recule devant une toile pour mieux voir la justesse de sa composition. Ç'avait eu les dimensions de l'horizon. Toute la ville, ses îles, ses canaux, la Neva noire, les canards et les rats avaient convergé vers cette érection et s'étaient effacés devant son audace. Les lignes de peinture avaient crevé la nuit chaude. Ç'avait eu lieu l'été qui précéda les nuages de cendres sur Moscou. Toute la nuit l'oeuvre était restée dressée.

Il avait fallu attendre que le pont se rabaisse pour que la milice puisse enlever la peinture. Ce fut pénible, Guerre l'avait choisie indélébile. Oleg le Voleur se souvenait d'avoir réalisé ce soir-là qu'il avait fait quelque chose d'important.

Il s'était avancé au plus près de la corniche, avait défié le vide, levé sa canette de bière, et salué Pétersbourg qui s'étalait sous lui en pointant vers le ciel ses flèches d'églises, ses dômes en or, et désormais l'immense phallus phosphorescent qu'était son oeuvre. Chaque ville a son problème, Paris rend méchant, New York tourne à vide, Pétersbourg vous change en mort. On n'y vit pas, on y flotte. Tous les nez moscovites qui se tordent de dégoût lorsqu'on parle de Pétersbourg disent la même chose, que là-bas l'air humide vous fait pourrir debout. À chaque ville son art de rue, à chaque pot son couvercle. Ici, il fallait faire entendre à ce vaste mausolée planté sur un marais qu'on bandait encore précisément comme les morts ne peuvent plus bander. Des mariés en costumes de noces avaient quitté la fête cette nuit-là pour poser devant la bite cosmique, la jeune femme avait choisi son sourire le plus angélique.»

